



Gisèle Pineau

Cent vies
et des
poussières

M E R C U R E Extrait de la publication D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

Romans

- LA GRANDE DRIVE DES ESPRITS, Le Serpent à plumes, 1993 (Grand prix des lectrices de *Elle* en 1994 et prix Carbet de la Caraïbe)
- L'ESPÉRANCE-MACADAM, Stock, 1995 (prix RFO, 1996)
- L'EXIL SELON JULIA, Stock, 1996 (prix Terre de France, 1996, et prix Rotary, 1997)
- L'ÂME PRÊTÉE AUX OISEAUX, Stock, 1998 (prix Amerigo Vespucci, 1998)
- CHAIR PIMENT, Mercure de France, 2002 (prix des Hémisphères 2002) (Folio n° 4033)
- FLEUR DE BARBARIE, Mercure de France, 2005 (prix Rosine Perrier 2006) (Folio n° 4569)
- MORNE CÂPRESSE, Mercure de France, 2008 (Folio n° 5008)

Romans jeunesse

- UN PAPILLON DANS LA CITÉ, Sepia, 1992, 2005
- LE CYCLONE DE MARILYN (illustré par Béatrice Favereau), Hurtubise HMH, Montréal, 1998, et L'Élan vert, Paris, 1998
- CARAÏBES SUR SEINE, Dapper, 1999
- CASE MENSONGE, Bayard, 2001
- C'EST LA RÈGLE, Thierry Magnier, 2002
- LES COLÈRES DU VOLCAN, Dapper, 2004
- L'ODYSSÉE D'ALIZÉE, Thierry Magnier, 2010

Document

- FEMMES DES ANTILLES, TRACES ET VOIX. 150 ANS APRÈS L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE (en collaboration avec Marie Abraham), Stock, 1998

Beaux livres

- GUADELOUPE DÉCOUVERTE (avec Jean-Marie Lecerf. Préface de Simone Schwarz-Bart), Fabre Doumergue, 1997

Suite des œuvres de Gisèle Pineau en fin de volume

CENT VIES ET DES POUSSIÈRES

Gisèle Pineau

CENT VIES
ET
DES POUSSIÈRES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du Livre.

Avec le soutien du



© *Mercure de France*, 2012.

*You may write me down in history
With your bitter, twisted lies
You may trod me in the very dirt
But still, like dust, I'll rise...*

MAYA ANGELOU
Still I rise

I

Ce n'était pas la première fois que Gina se trouvait empêtrée dans ce flot de promesses et grands serments. Du déjà-vécu. Du déjà-dit et entendu. Après la naissance de Judith et aussi celle de Billy, avec sa mine de poupée charmeuse, elle avait déjà juré qu'elle arrêterait de faire des enfants.

« Te fâche pas avec ta manman pour ça. Gâche pas ma joie, Ti-Sha... C'est fini, ma fille, je te jure, tu n'auras pas d'autres frères et sœurs. Billy est vraiment mon dernier bébé. Que Dieu me punisse si je mens ! Et d'ailleurs, j'ai même pas fait exprès cette fois... M'en veux pas, Ti-Sha. On va pas régler ça sur mon lit d'hôpital, hein?... Embrasse ta manman, Ti-Sha. Allez ! Donne-moi un bisou, s'il te plaît... Faut jamais blâmer une contrariété, comme dit si bien Grand-mère Izora. C'est la volonté de Dieu si Billy est parmi nous aujourd'hui. Oh ! Tu vois, y a pas plus joli garçon ! Ressemble tellement à Tonton Max, pas vrai... Je suis confiante, je te dis. Celui-là nous apportera rien de mauvais... »

Et sur ces mots qui ne l'engageaient aucunement,

le regard implorant, Gina Bovoir avait tiré sa fille par le bras, la contraignant, la forçant à se pencher pour lui extorquer un baiser. Et après avoir embrassé sa maman, Sharon avait dû tendre son visage anguleux et renfrogné vers le nouveau-né qui grignait d'une douleur muette ramenée de ses limbes. À contrecœur, elle avait inspiré sa répugnante odeur d'entrailles, de lait et d'eau de Cologne bas de gamme.

Et tandis que Sharon sentait les ongles de sa mère s'enfoncer dans la chair de son bras, elle rêvait de la voir morte. Oui, elle aurait voulu que Gina soit morte. Qu'elle repose sur son lit de mort pour cesser enfin de faire des enfants.

Ils étaient déjà six frères et sœurs. Avec Billy, le nouveau venu, ils se retrouvaient à sept. Quatre filles et trois garçons.

Mais sa maman était vivante et la situation bien réelle et quasi obscène dans cette chambre de la maternité. Allongée sur le lit, replète comme une vieille odalisque, Gina exultait. On l'aurait dite saoule, la figure bouffie par les longs mois de grossesse, ses larges et lourds seins noirs offerts à la vue de tous, enflés, sillonnés de vergetures, gorgés de lait. Et, dans cet état pitoyable, elle souriait benoîtement en admirant son merveilleux poupon. Aux yeux de Sharon, le petit négrillon n'avait rien d'un Messie. Tellement laid qu'on eût dit que les grosses roues d'un camion étaient passées sur son visage à plusieurs reprises. Nez écrasé, yeux boursoufflés, lèvres violacées, les cheveux collés au crâne par une sorte de bave sirupeuse. Et

pour ajouter une dernière touche au tableau, il était né avec une tache dans le dos. Une tache en forme de banjo.

L'année de la naissance de Billy, 2007, Sharon avait dix ans. Elle savait ce que signifiait : passer de vie à trépas. Elle avait déjà vu des morts.

Un an auparavant. Deux femmes mortes en l'espace de trois mois. Une grand-tante et la sœur cadette de sa mère. Elles étaient parties dans l'autre monde. Tant-tante Chimène en juin, Tatie Vivi en septembre.

À cette époque, Grand-mère Izora n'avait pas encore attrapé sa congestion cérébrale. Elle gouvernait toujours sa vie. Revêtue de la même robe noire en taffetas moiré pour les obsèques des deux, coiffée d'un chapeau de mousquetaire à plumes et chaussée de ses escarpins burlesques et informes datant des années 1950, la vieille femme ressemblait à ce vampire gothique que Sharon avait vu dans un film d'horreur coréen. Réunis par deux fois dans le même salon rococo des pompes funèbres *Marant et Fils Associés*, les parents et amis se pressaient pour dire adieu à la défunte. C'était l'usage. S'avancer, soit se pencher et, bouche close, baiser le front de la personne morte, soit s'immobiliser près du cercueil et, dans un soupir, faire un ample signe de croix en considérant intensément le corps, manière de vérifier qu'il n'était plus traversé par le moindre souffle.

En septembre 2006, quand la vieille femme poussait les enfants de Gina devant la grande boîte, elle n'avait pas manqué de marmonner qu'elle aurait dû se

trouver à la place de celle-là que le Seigneur venait de prendre à la va-vite, sans envoyer le moindre signe avant-coureur, sans verdict médical ni songe prémonitoire. À soixante-dix-neuf ans, le grand rêve d'Izora était de mourir du jour au lendemain, pas même le temps de se rendre compte qu'elle passait de vie à trépas. Ce qu'elle redoutait le plus était de s'attarder en chemin aux derniers instants de son existence, piétiner devant la mort et se languir en l'espérant. Oui, Grand-mère demandait chaque jour au Bon Dieu de la préserver, car elle craignait aussi de retomber en enfance, comme certaines de sa connaissance qu'elle avait fréquentées dans les temps anciens. Des négresses bien en chair et à belles langues qui avaient perdu l'esprit et s'étaient ratatinées au fur et à mesure. Et qui, clouées au lit, occupaient leurs jours restants à lisser le drap du plat de la main tout en ressassant des souvenirs sans queue ni tête, à voir et revoir leur vie comme un péplum aux couleurs délavées, à pisser dans des couches-culottes. Pourtant, c'est bien ce qui lui arriva l'année suivante, quelques jours après l'arrestation de Steeve, l'aîné de ses petits-enfants.

Au mitan des souvenirs de Sharon, les deux cercueils étaient identiques, sortis de la même fabrique : pin blanc décoré de rosaces grossièrement sculptées, teinté façon acajou et vernis au pistolet.

Le lendemain de la mort de Tantante Chimène, Izora avait expliqué : pour ce dernier voyage, on n'a besoin d'aucune sorte de papier, ni carte de séjour, ni passeport et on ne s'embarrasse plus de bagage comme les Pharaons, nos ancêtres. De son vivant, on a

beau amasser des fortunes de Monopoly, bijoux et magots, titres de propriété, actes notariés, on part tous sans un sou, seul, chacun enfermé dans sa boîte. Grand-mère avait aussi précisé que cette boîte-là n'était pas une boîte de conserve en fer-blanc qui gardait la chair intacte des années durant, comme les saucisses et les morceaux de porc cuisinés du cassoulet *Bonport*. Non, tandis que l'esprit s'envole au ciel, le corps — mangé par les vers jour après jour — finit inexorablement par pourrir et tomber en poussière. « Tu comprends ce que je dis, Sharon! On revient tous à l'état de poussière. Tous, oui, gloire à Dieu! Nous tous, les êtres humains... »

Âgée de soixante-seize ans, la Tantante Chimène était maquillée pour la première fois de sa vie. La femme semblait rajeunie, sans ride, les joues rondes et rosées comme celles d'une midinette. Sa bouche, que Sharon avait toujours vue chiffonnée, était tendue dans un sourire de félicité figé sur lequel une main experte avait étalé un rouge à lèvres carminé, couleur des fleurs d'hibiscus plantées le long de la clôture de l'école primaire de la Ravine claire. Sharon avait manqué ne pas reconnaître sa Tantante. En effet, de son vivant, Chimène négligeait sa personne. Si elle avait coutume de quémander les baisers des enfants, ceux-ci savaient montrer dans les gestes et paroles leur répugnance à l'approcher. Non, elle n'en prenait pas ombrage et insistait quand même, tandis qu'ils avançaient vers elle, le nez pincé. Pauvre Tantante Chimène, mon Dieu, elle mourut dans d'effroyables souffrances. Trois jours durant à se tordre sur sa

couche. Bref, on préférerait se souvenir d'elle avant cette partie-là... Du temps où elle quittait encore son lit, la vieille traînait dans des robes crasseuses aux tissus fanés, tachés ou déchirés. À son entour, flottaient toujours des odeurs d'urine fétides et de suées rances. Ses ongles ressemblaient à des ergots noirs. Elle n'arborait guère d'autres coiffures que de méchants choux plus ou moins rassis, piqués à la diable d'épingles à cheveux rouillées. Et, au jour de son enterrement, on découvrait avec surprise une Chimène peignée avec soin, revêtue d'une robe à fleurs en soie d'une tenue impeccable. La mort en avait fait une dame distinguée.

Trois mois plus tard, devant le cercueil de Tatie Vivi, le regard extatique, Izora s'écria : « Même la plus belle des plus belles passe un jour de vie à trépas ! Oui, Seigneur, nous ne sommes rien sur cette terre... Et Viviane n'a guère tardé en route. Elle a bien fait de choisir la mort sans souffrance... »

Saisi par ces propos définitifs, un groupe de femmes baissa d'une mesure ses papotages compassés et puis cessa tout bonnement de causer. Posées là, soudain statiques et silencieuses devant les théâtrales tentures de velours pourpre ornées de fanfreluches parme du salon funéraire, elles ressemblaient à des mannequins de cire dans le décor d'un musée. Puis, l'une d'elles s'ébroua. C'était la meilleure amie de Vivi, sa sœur de cœur, la dénommée Phillys Bordage qui, prise de frissons, se signa précipitamment, gardant la tête courbée un trop long moment, à croire que les mots de Grand-mère lui avaient cassé le cou.

Plus jeunes, Vivi et Phillys avaient suivi la même formation de coiffeuses au lycée professionnel de Bel-Vent. Elles s'étaient perdues de vue quand Phillys était partie tester sa chance en France où elle était demeurée sept longues années avant de se résoudre à rentrer au pays, avec plusieurs crédits revolving au train et dans les jambes, Dany, son fils âgé de quatre ans. Au début de l'année 2005, Vivi et Phillys s'étaient retrouvées côte à côte dans le stage de coiffure *Black Hair & Beauty* organisé par la fondation International Black Challenge créée par des hommes d'affaires africains-américains. Basé à Washington, Pointe-à-Pitre et Kingston, IBC se présentait comme un tremplin exclusivement réservé aux descendants, arrière-arrière-petits-fils et petites-filles d'esclaves des Amériques et des Caraïbes, la voie du salut pour ceux qui n'avaient pas eu l'opportunité de prendre un bon départ dans la vie. Bien que Vivi n'ait pas encore eu d'enfant, les deux amies avaient repéré des similitudes dans leurs trajectoires. Vivi était persuadée qu'on vivait plusieurs vies et qu'on rencontrait sur cette terre des gens sans doute déjà croisés dans une autre dimension ou un temps parallèle. Quant à Phillys, elle croyait que Vivi et elle étaient jumelles, partageant une commune destinée, car nées le même jour, le 5 février 1976, à trois heures d'écart. Vingt ans plus tard, diplômées de coiffure, elles pensaient que la chance leur sourirait directo. Las, l'une et l'autre avaient traversé beaucoup de galères...

Arrivées à trente ans, le bilan s'avérait pathétique, tant sur le plan sentimental que professionnel. En

France, pour payer trois mois de loyer, Phillys avait fait un mariage blanc avec un Camerounais, ensuite le père de son fils avait tenté de la tuer à trois reprises, et pour finir, elle s'était fait consoler par un proxénète marron qui avait failli l'expédier dans un bordel en Turquie. Depuis son retour en Guadeloupe, Phillys avait eu quelques histoires qui ne l'avaient menée nulle part. De son côté, Viviane n'avait connu que désillusions et chagrins. Son drame était qu'elle tombait éperdument amoureuse au premier regard et parlait mariage au deuxième rendez-vous. Les hommes promettaient de l'épouser, la mettaient dans leur lit, puis ils disparaissaient. Son nouveau copain s'appelait Harry. Harry Barline...

Jusqu'alors, les deux amies avaient travaillé pour des patronnes malhonnêtes qui ne les avaient jamais déclarées. Jobber ici et là était leur lot. S'esquinter, sans couverture sociale ni congés payés. Se déprécier en se risquant à shampooiner, tailler et défriser les cheveux épais des femmes dans des cuisines étroites et malodorantes, natter les tignasses filasse des touristes sur les plages ou passer des heures à faire des tresses et des tissages à l'en-bas d'un manguier, au fond d'une cour, non loin d'un cochon et dessous un soleil accablant. Et souvent, les clientes étaient des copines qui s'avéraient capricieuses et exigeantes et cherchaient un cancan au moment de sortir l'argent. Elles marchandait, quémentaient un petit rabais, racontaient qu'elles avaient oublié leur porte-monnaie, que leurs allocations n'étaient pas encore virées, qu'elles paieraient leur dette en fin de mois. Il fallait ensuite

leur courir après et parfois se faire injurier et menacer pour le règlement d'un travail dûment réalisé — même s'il s'agissait de travail au noir.

Vivi et Phillys avaient dans l'idée d'ouvrir ensemble un salon de coiffure, au plus tard courant 2007. Elles en avaient déjà choisi le nom : VIP SHOW. V pour Viviane, I pour Isis (la déesse égyptienne de l'amour) et P pour Phillys. Dans le seul but de monter leur entreprise, elles avaient mis des sous de côté pendant des mois. Elles s'étaient promis de ne plus jamais se séparer. C'était ce beau projet que les deux chérissaient et avaient juré de réaliser. Un rêve brisé net avec le suicide de Tatie Vivi.

Une autre, prénommée Dolly Mercéris, vieille connaissance de Vivi depuis l'école primaire, était inconsolable. Plantée près du cercueil, elle se tenait debout on ne sait par quel miracle tant son corps était secoué de sanglots. Elle portait une robe droite grise, genre sac, duquel sortaient quatre membres grêles, tremblotants, et une tête hirsute, le visage à moitié masqué par de gigantesques lunettes noires. Un bref instant, Sharon lui trouva une ressemblance avec ces personnages sommaires aux gros yeux de mouche que Perle dessinait à quatre ou cinq ans.

« Allez Sharon ! Dis adieu à ta tante ! » souffla Grand-mère Izora en donnant à la fillette une bourrade dans le dos.

Perchée sur ses talons, Dolly chancelait, serrant une pochette de strass sous le bras — peut-être envisageait-elle d'aller passer la soirée dans une discothèque après l'enterrement. Sharon s'approcha du cercueil

et, à vue d'œil, estima que les talons de la Miss Mercéris mesuraient quinze centimètres. Il lui faudrait attendre au moins sept ans avant d'en posséder de semblables. Tatie Vivi aimait aussi les talons hauts. Collectionner les souliers était sa passion. Quelquefois, le dimanche, elle avait autorisé Sharon à entrer dans sa chambre, à essayer ses précieux souliers. Il y en avait de toutes les couleurs rangés dans leurs boîtes d'origine, sous le lit, au bas de l'armoire, dans un placard en formica. La plupart étaient en simili cuir *Made in China*, achetés bon marché dans les magasins des Syriens, à Lareine ou à Pointe-à-Pitre. Viviane avait de maigres revenus, mais elle portait les chaussures avec beaucoup d'élégance. On aurait pu croire qu'elle déboursait des mille et cent euros pour les acquérir. Sandales fantaisie à perles, pierres et plumes, escarpins de toutes sortes : bicolores, façon croco, serpent, autruche, et puis sabots cloutés, mules en satin, spartiates, ballerines, nu-pieds... Quand elle trimait une journée dans un salon de coiffure et que la patronne la payait en espèces — ni vu ni connu —, avant même de quitter l'endroit, Vivi savait déjà quel usage elle ferait du cash. Un jour, elle avait confié à Sharon qu'elle pouvait se passer de boire et manger mais pas d'acheter des chaussures, au moins deux fois par mois. Pour elle, chaque paire avait une valeur inestimable et affective. Elle en prenait grand soin, faisait ressemeler sans retard celle qui donnait des signes de lassitude et surveillait de près l'usure des talons. Tous les dimanches, elle époussetait les boîtes et sortait les souliers rien que pour les admirer.

Lorsqu'elle avait rendez-vous avec Harry, Tatie Vivi se préparait longuement à l'avance, gaspillait des heures à essayer ses vêtements, ses sacs et surtout ses belles chaussures. Et puis, quand elle était habillée, elle se maquillait. On aurait dit une poupée. Elle faisait tout ça pour séduire Harry qu'elle aimait tant. Harry Barline... Elle aurait été tellement heureuse s'il l'avait demandée en mariage. Et c'était tout ce qu'elle attendait de lui, avait-elle confié à Phillys. Après, elle lui aurait tout passé. Du moment qu'il l'épouse...

Les seules parties du corps de Vivi livrées aux regards étaient sa tête, son cou et ses mains, noyés dans la dentelle blanche synthétique et le satin mauve plissé. Le bas de son corps était recouvert d'un drap de coton, mais on voyait qu'elle était revêtue de sa robe préférée. Rose, avec un col en tissu liberty. Sharon n'avait pas l'impression qu'elle portait quelque chose aux pieds, même pas des pantoufles enfilées pour son dernier voyage. Et sans doute, si de l'autre monde elle observait la scène, Vivi devait pester contre ceux qui avaient habillé sa dépouille mortelle et négligé de la chausser. Elle va bientôt revenir pour une autre vie, se dit Sharon, et, cette fois, Tatie sera riche et aimée d'un fiancé qui voudra bien la marier. Lorsqu'elle était là, le visage de Vivi avait toujours exprimé une sublime mélancolie. Dans son cercueil, elle apparaissait enfin sereine, détachée de tout, libérée des tourments. L'une sur l'autre, ses mains effilées étaient positionnées sur sa poitrine comme pour retenir son cœur de battre ou de s'envoler.

Sharon ferma les yeux et posa les lèvres sur le front glacé de Vivi, imaginant un instant que Gina, sa mère, était couchée là, morte.

Bien avant cette tragédie, Sharon avait souvent entendu Gina et Vivi raconter des histoires dont l'héroïne était cette Dolly Mercéris. Quand Vivi n'avait pas de travail, elle descendait dès le matin jusqu'à la Ravine claire. Elle aidait au ménage, au repassage et à la préparation du déjeuner. Souvent, l'après-midi, Vivi s'occupait des cheveux de Gina. Selon les jours, elle faisait un shampoing, un défrisage, un brushing ou une coupe, un curly... Parfois, Vivi s'embarquait pour des heures, testant des coiffures plus sophistiquées sur la tête de son aînée : chignons de mariage à trois étages, agrémentés de choux, bouclettes, fleurs et accroche-cœur, ou bien des tresses africaines qui nécessitaient cinq ou six paquets de mèches synthétiques et transformaient Gina en Cléopâtre, Anacaona ou reine de Saba. Et tandis que les doigts de Vivi s'activaient, elles causaient sans fin.

Tout un mangeant du gâteau, elles se partageaient un Fanta orange qu'elles faisaient durer jusqu'au soir. Les deux pouvaient consacrer une après-midi entière à traiter le dossier Dolly Mercéris. Tantôt à déblatérer et surenchérir, tantôt à chuchoter des histoires colportées, se laissant parfois aller jusqu'à trépigner, emportées par l'ivresse que procurent l'enfilade des mots cruels et la juxtaposition des images sordides. Dolly avait la réputation d'être plus qu'une femme frivole. Selon Gina, c'était une pure débauchée. Témoins des allées et venues des messieurs de toutes

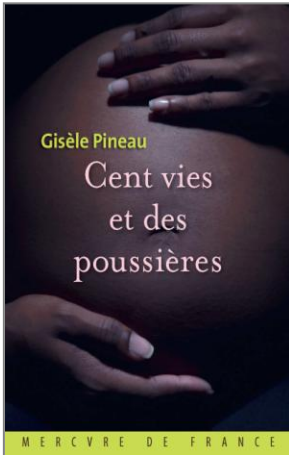
Œuvres de Gisèle Pineau (suite)

GUADELOUPE D'ANTAN : LA GUADELOUPE AU DÉBUT DU SIÈCLE,
HC, 2004

Récits

MES QUATRE FEMMES, Philippe Rey, 2007

FOLIE, ALLER SIMPLE. JOURNÉE ORDINAIRE D'UNE INFIRMIÈRE,
Philippe Rey, 2010



Cent vies et des poussières Gisèle Pineau

Cette édition électronique du livre
Cent vies et des poussières de Gisèle Pineau
a été réalisée le 21 décembre 2012
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715229518 - Numéro d'édition : 172790).

Code Sodis : N52757 - ISBN : 9782715232877

Numéro d'édition : 243130.